



Mémoire
des autres

La treizième fut fatale

Patrice Haubery



La treizième fut fatale

Patrice Haubery



Patrice Haubery nous fait voyager à travers le monde, dans un univers d'histoires vraies où les circonstances de la vie l'entraînent dans un tourbillon de prises de risques. Il a réalisé des centaines de reportages dans plus de cinquante pays, sur les cinq continents. Du Caire à Lagos, en passant par la vallée du Tarn, le Mont Saint-Michel, Paris, Lisbonne, Barcelone, il est question d'attentat, de virus, de crise cardiaque, de course au large, d'équipage maudit, d'héroïne, de gardes du corps, de bible, de jeux olympiques, de cigogne, de coupe du monde de football, de pyramide rhomboïdale, d'avion en feu, de nacelles, d'amour, de tsunami, tout ceci cadencé par la *Ballade numéro un en ré mineur* de Johannes Brahms interprétée par Arturo Benedetti Michelangeli et ponctué par les discours de Dominique de Villepin, le rire de Moïse, le coup de tête de Zinedine sur la poitrine de Marco.

Direction éditoriale

Marinka SCHILLINGS



sur

Bouquineo.fr

Toute diffusion du contenu de cet ouvrage,
sous quelque forme que ce soit,
sans l'autorisation expresse de l'éditeur,
viole les lois relatives aux droits d'auteur
et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse
Neuville-sur-Saône, 2021

Isbn numérique : 978-2-313-00635-1
Dépôt légal : septembre 2021

Conception de couverture : Béatrice Thony

Chemins de tr@verse - 4, avenue Burdeau - 69250 Neuville-sur-Saône

PATRICE HAUBERY

La treizième fut fatale

Face à la mort, on embrasse mieux la vie.

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

À mes enfants et petits-enfants

Ce n'est rien de mourir, c'est affreux de ne pas vivre.

VICTOR HUGO

Préface de l'éditeur

Les douze récits composant ce livre se lisent d'un trait. L'auteur nous entraîne de façon si vivante dans ses expériences de tournage professionnel qu'il nous semble les vivre en direct, en acteur pratiquement. Ces récits donnent généreusement accès aux coulisses du *making off* des documentaires, avec leurs images magnifiques et vertigineuses. Nous en mesurons mieux l'art et la difficulté.

Ses expériences auraient pu chaque fois être dramatiques, fatales... Alors de nombreuses questions surgissent dans l'esprit des lecteurs que nous sommes : comment se fait-il que Patrice Haubery ait chaque fois échappé, de si près, à la mort ? Une bonne étoile ? Ce n'était pas son heure ? Et aussi, comment ressort-on de tels moments ? Quel changement en lui ? Sur ce point, on reste sur sa faim, car Patrice Haubery se montre très pudique, restant très factuel. Juste cet indice trouvé sur la page de garde du livre :

Face à la mort on embrasse mieux la vie.

Cette discrétion - est-elle l'art de l'auteur ? - permet au lecteur là aussi de se projeter, de s'interroger sur lui-même, sur l'évolution intérieure qui aurait pu être la sienne, le profit qu'il aurait pu tirer de tels évènements. Mais cette réflexion intérieure ne sera jamais aussi puissante que pour celui qui les a vécus.

Le chapitre final – sous forme d'épilogue- nous entraîne dans un hymne à la vie, une invitation à goûter chaque instant comme un cadeau... Le secret pour dépasser l'apparente banalité du quotidien a été très finement mis en équation par un sage

*Dans la vie,
agis sur le plan matériel comme si tu allais vivre longtemps,
et sur le plan spirituel comme si tu allais mourir demain.*

Et si cette équation nous permettait d'atteindre le niveau de sensibilité et de conscience de Patrice Haubery... sans avoir à passer par de telles affres, qu'on préfère lire que vivre ?

Marinka SCHILLINGS

Prologue

Petit garçon, à la fin des années cinquante, je n'étais pas très téméraire, je suivais plutôt les autres. Je les observais prendre des risques inouïs à mes yeux, comme se jeter du haut d'un toit de garage avec un parapluie pour seul parachute, en prenant bien soin de sauter côté tas de sable. J'étais émerveillé.

Nous nous entraînions à la manipulation d'armes à feu, au fond de cabanes secrètes. Nous avons découvert dans les greniers de nos parents un arsenal de guerre caché, là. On ne sait jamais, ça peut resservir.

Nous avons des pistolets, des mitraillettes, des grenades, un fusil d'assaut américain et même une mitrailleuse lourde allemande sur trépied. Nous manipulions ces engins sans aucune surveillance. J'étais le plus jeune de la bande, à peine huit ans et je ne pouvais pas rester à les regarder sans participer à mon tour. Il me fallait acquérir mon passeport cooptatif.

Le chef me préposa à l'extraction des ogives en cuivre. Le jeu consistait à tirer sur la balle avec des tenailles, en maintenant la douille dans un étau tout en frappant avec un marteau, inimaginable. Nous voulions augmenter la quantité de poudre des cartouches pour donner encore plus de puissance à la balle. Il fallait vérifier, c'est le chef qui s'y colla.

La seule victime fut un chat qui eut la malencontreuse idée de passer par là au moment où il mit en joue. Le dosage de poudre était parfait, le canon n'explosa pas, le chat oui.

Les journaux étaient criblés de faits-divers de cet ordre. Une grenade explose dans la main d'un enfant... Ils jouent avec des armes, le coup est parti... Le canon lui explose au visage, l'enquête est en cours...

Nous avons tous échappé à ces accidents, sans avoir conscience de nos folles équipées. Nos jeux de gamins nous paraîtraient aujourd'hui inconcevables.

L'enfance est passée, nous avons commencé à découvrir l'amour et nous nous sommes séparés. Chacun a mené sa vie avec la ferme résolution de surveiller ses enfants de très près.

Je n'étais pas fait pour les prises de risques.

L'avenir me réservera bien des surprises.

Patrice Haubery

12.02.2021

La treizième fut fatale

La première fois	9
L'héroïne	13
Chez Jo	19
Dans la fournaise du Caire	23
Surface de réparation	29
Out of Nigeria	33
Vol AF 428	59
L'échangeur	71
L'équipage maudit	75
Entre Saint-Michel et Tombelaine	87
À deux cent soixante-huit mètres	99
La vérité sur l'affaire Materazzi	113
Épilogue	127

Remerciements

La première fois

Je me suis installé, un peu par surprise mais néanmoins avec grande conviction dans cette atmosphère bienveillante où je sens que plus rien ne peut m'arriver de dangereux. Certes la lutte a été chaude et il a fallu batailler fort pour être le premier. Je suis parti de très loin, propulsé à une vitesse inimaginable pour atterrir, alunir, je ne sais pas très bien, sur cette planète très ronde un peu translucide et chaude qu'il m'a fallu apprivoiser. Je me suis immiscé dans le cocon, je ne veux plus autre chose que ce bain d'atmosphère accueillant. La nourriture est bonne et abondante, je peux m'y installer pour longtemps.

Au début je ne perçois aucun bruit, puis petit à petit j'entends des grondements sourds : Je ne suis pas seul ! Je suis tétanisé. Je me mets en boule pour me protéger. En tendant l'oreille, au fur et à mesure que je me rends compte qu'il n'y a pas de danger, d'autres bruits plus amortis résonnent au loin. Tant que mon tuyau d'alimentation m'abreuve, tout va bien pour moi. Je grossis à vue d'œil, et plus je grossis, plus ma planète grossit avec moi. Les bruits sont plus précis, plus familiers aussi. De la musique percute les parois de mon *chez moi*. Je sus plus tard que c'était le chœur des soldats du *Faust* de Gounod. Mais que vient faire Gounod dans mon histoire avec sa Marguerite ?

Parfois, une voix résonne comme dans une cathédrale. Une autre, plus grave, s'est satellisée autour de *Ma* planète. Une fois, qui s'est répétée souvent, je sens mon univers se comprimer, se déformer. Mon petit cœur se met à battre très fort et je décide de donner des coups de main, de pied, pour me défendre. La voix extérieure et celle de l'intérieur semblent se répondre. Je ne suis pas convié à leurs discussions. Elles ont l'air de m'observer pendant de longues minutes. La musique reprend de plus belle, les chants me semblent célestes, des graves, des aigus. Je dis cela maintenant mais à l'époque je n'y connaissais rien du tout, globalement j'aime bien.

Et puis un jour ou peut-être une nuit il y eut branle-bas de combat, je me retourne sur moi-même, cul par-dessus tête, sans rien maîtriser. Je suis aspiré dans un long tube noir. Ma tête est comprimée de partout, j'essaie de résister à cette attaque totalement inattendue et sournoise. Je décide de lutter de toutes mes forces. Mes mains, mes pieds s'arc-boutent sur les parois. Je suis aspiré dans une spirale folle, sans pouvoir m'en sortir. Lorsque la fenêtre s'ouvre, j'écarte les rideaux, une grande lueur m'aveugle, des voix très puissantes hurlent : *poussez madame, poussez, ouiii, c'est bien, allez-y encore, poussez, poussez*. Plein de visages, bâillonnés de bleu me dévisagent. *C'est un garçon madame*. Je suis soulevé violemment, on me coupe le tube d'alimentation qui depuis neuf mois me prodigue les plus grands soins et je suis allongé tout rouge sur un drap.

J'entends une voix angoissée hurler : *mais il ne respire pas !* Des dames en blanc me précipitent dans une machine très étrange pleine de tuyaux. On me place un masque sur le nez, sur la bouche. Les gens s'organisent en ballet autour de moi. Ils sont au moins six au-dessus de ma boîte translucide à transpirer d'inquiétude. Au bout d'un long moment qui me paraît une éternité, une autre voix plus grave dit *appelez le curé*. Lui qui attend sereinement dans l'antichambre, entre précipitamment. Pendant que les uns pompent, les autres prient et m'aspergent d'eau bénite, je me débats avec moi-même, rouge presque violet. Je viens de naître en mourant. Il ne faut pas, pour ma famille catholique pratiquante, que je rentre dans les limbes.

J'hésite encore un peu et puis, dans un élan surhumain, je pousse mon premier cri. Je vois les bâillonnés se regarder, soulagés ; le curé, qui n'était autre que le frère de ma mère, faire un signe de croix, et mon père déjà fier de mes capacités de décision, embrasse la main de son épouse.

Ce fut la première fois de ma vie que je faillis mourir.

L'héroïne

J'ai la chance de vivre ma petite enfance à la campagne, à l'orée de mon village, dans le bocage vendéen. Mes parents ont fait construire leur maison dans une grande prairie arrosée par deux cours d'eau, l'un rempli de cresson sauvage et bordé de fraises des bois et l'autre, plus important, scintillant en eaux vives. De nombreux méandres contournent les peupliers plantés par mon grand-père au début du siècle, le vingtième bien sûr.

Le haut de la propriété est ombragé de frênes, de hêtres, de cerisiers et de marronniers. Mes parents ont dessiné un immense potager à l'arrière de la maison, avec sa cabane dédiée à la culture maraîchère vers laquelle nos jeux interdits d'enfants nous amènent inexorablement. La vie s'est installée là après la guerre, presque en dehors du village détruit quelques années auparavant par une colonne infernale allemande. Le choix de cette grande prairie pour implanter la maison est précurseur d'un retour à la nature. Mon père s'est occupé de la reconstruction du village en tant que maire-adjoint chargé de l'urbanisme. Il a fait don du terrain où était implanté le fief familial, en plein centre du bourg, pour reconstruire la mairie et la poste.

Notre maison est inaugurée en *petites pompes* au moment de ma naissance en août 1950. Après six ans de frustration, le village renaît enfin de ses cendres et ma